

*Lespugue*  
**- Robert Ganzo (1898-1995) -**

L'ultime pas, le dernier feu,  
tout signe, le chaos l'efface.  
Rien que des vents plein de froid bleu  
entre des mâchoires de glace.  
Dans l'ombre de ton lourd sommeil  
parmi les neiges et les pierres,  
un premier rêve éclôt, pareil  
au gel qui brûle tes paupières.

Ton souffle comme une eau s'élève  
vers quel fleuve encore incertain ?  
Ouvre les yeux au bout du rêve ;  
voici l'aube et le ciel s'éteint.  
C'est donc ici ? Faims, soifs, saccages,  
tumultes : nous fûmes conduits.  
Seules tes mains, comme des cages,  
gardent ce qui reste des nuits.

Comme les dents d'une morsure,  
te levant quand je me levais,  
tu me suivais esclave sûre,  
et peut-être, je te suivais,  
esclave sans effroi, moi-même.  
Ainsi, mornes, indifférents,  
accouplés, deux signes errants  
dans l'hostilité d'un ciel blême.

Bois immobiles sans poussière ;  
lacs noirs où rien n'avait baigné ;  
chemins de sang ; haltes de pierre :  
au gré du troupeau résigné  
nous fûmes conduits. Tout s'efface.  
Au bout du rêve ouvre les yeux ;  
rien que ton corps chaud et frileux ;  
rien que mes yeux de bête lasse.

Le jour. Regarde. Une colline  
répand jusqu'à nous des oiseaux,

des arbres en fleurs et des eaux  
dans l'herbe verte qui s'incline.  
Toi, femme enfin- chair embrasée –  
comme moi tendue, arc d'extase,  
tu révèles soudain ta grâce  
et tes mains soûles de rosée.

Tes yeux appris aux paysages  
je les apprends en ce matin  
immuable à travers les âges  
et sans doute à jamais atteint.  
Déjà les mots faits de lumière  
se préparent au fond de nous ;  
et je sépare tes genoux,  
tremblant de tendresse première.  
Où finis-tu ? Je t'ai laissée  
Dans la chaleur de notre abri ;  
mais tu marches dans ma pensée  
et me dépasses, comme un cri.  
Les loups n'ont pas clameur plus  
grande  
lorsque s'abat celui qui meurt ;  
et les vents n'ont pas la rumeur  
que je porte ainsi qu'une offrande.

Je te laisse et tu m'accompagnes  
jusqu'aux pénombres de ces bois,  
dans ces ravins, sur ces montagnes  
où se déchirent les nuages ;  
et dans mes mains, lorsque je bois,  
c'est ton visage que je vois,  
le premier de tous les visages  
ouvert pour la première fois.

L'ombre monte et tu m'es ravie.  
Jusqu'à tes confins poursuivie,  
tu t'endors. Et moi, vigilant,  
j'écoute l'oiseau te frôlant,  
les sources, les bruits de ta vie  
venu de son plus lointain gîte,  
et le feuillage gris qu'agite

un souffle plein d'appels et lent.

Où finiras-tu ? Quand je retrouve  
tes bras qui m'attendent, tes fièvres,  
et le mystère de tes lèvres  
pareilles à ce feu qui couve ?  
Tu souris aux abords du règne  
où va ton regard pénétrant ;  
et ta force, comme un torrent,  
jaillit de ton ventre qui saigne.

Si ma fureur prise à la grappe  
de ton corps tranquille et puissant  
crie et se mélange à ton sang,  
ton visage éloigné m'échappe.  
Ta chair immense que j'étreins  
riaît et pleurait dans ma moelle,  
et je trouve, au fond de tes reins,  
la chute sans fin d'une étoile.

Où finiras-tu ? La terre oscille ;  
et toi, dans le fracas des monts,  
déjà tu renaissais des limons,  
un serpent rouge à la cheville ;  
femme, tout en essors et courbes  
et tièdes aboutissements,  
lumière, et nacre ombres et tourbes  
faites de quels enlissements ?  
Vals que l'été gorge de sève,  
je vois tes seins s'épanouir  
et parfois ton ventre frémir  
comme un sol chaud qui se soulève.  
Tu m'apaises et je m'étonne  
de ces pouvoirs que tu détiens ;  
et je sais, femme, qu'ils sont tiens  
les miracles roux de l'automne.

Ta voix chante les longs passages  
de nos frères multipliés  
aux horizons, et leurs messages  
noués au tronc des peupliers ;

les noirs charniers des jours torrides  
les faims, les soifs insatiables  
et le rire égrené des sables  
déchirants des poitrines vides ;  
les griffes, l'empreinte des dents,  
les flammes vacillantes dans  
la nuit des plaines infinies,  
la sèche attente des momies,  
le dur et blanc dédain des os,  
l'ordre frappé sur la peau morte  
roulant aux ailes des échos,  
et tout ce que la terre porte.

Et chante aussi que tu m'es due  
comme mes yeux, mes désarrois,  
et des cinq doigts d'ocre aux parois  
de la roche où ta voix s'est tue.  
Le silence t'a dévêtue,  
- chemin d'un seul geste frayé -  
et mon orgueil émerveillé  
tourne autour d'une femme nue.

Première et fauve quiétude  
où je bois tes frissons secrets  
pour connaître la saveur rude  
des océans et des forêts qui t'ont faite,  
toi, provisoire,  
île de chair, caresse d'aile,  
toi, ma compagne, que je mêle  
au jour continue de l'ivoire.

Ton torse lentement se cambre  
et ton destin s'est accompli.  
Tu seras aux veilleuses d'ambre  
de notre asile enseveli,  
vivante après nos corps épars,  
comme une présence enfermée,  
quand nous aurons rendu nos parts,  
de brise, d'onde et de fumée. "